

# Pour une sociophonétique des ethnolectes suisses allemands

Stephan SCHMID

Phonetisches Laboratorium der Universität Zürich

Over the last ten years or so, '(multi)ethnolects' – i.e. the language varieties of young immigrants – have attracted the attention of sociolinguists from several European countries. The most promising theoretical model (Auer 2003) distinguishes between primary, secondary and tertiary ethnolects, depending on whether the observed features appear in the speech of the immigrants themselves or if they are imitated by comedians and by youngsters without an immigrant background. The present contribution illustrates the dynamic nature of such 'ethnolectal' features in Swiss German in the light of Auer's model. Implications of our findings for a theory of sociophonetics are discussed, e.g. with regard to the sociolinguistic status of the involved variables (markers, indicators, stereotypes). Finally, it is pointed out that the realm of sociophonetic inquiry is shifting from the social characteristics of the language user towards different modes of language use.

## 1. Introduction

Dans son dernier recueil de récits brefs, l'écrivain suisse allemand Alex Capus relève des innovations dans le dialecte de la ville d'Olten, située à 94 km de Neuchâtel et à 75 km de Zurich. Il note en particulier des différences entre le parler du quartier de l'est, habité par de nombreux immigrés des Balkans, et celui du quartier bourgeois de l'ouest, peuplé surtout par des Suisses et des immigrés allemands. Or, l'auteur raconte qu'il "fut un beau temps" (en allemand: *es gab eine schöne Zeit*) où ses propres enfants – qui habitent notamment le quartier de l'ouest – employaient des traits du parler des immigrés et que lui-même était doué pour imiter le *Balkan-Deutsch* (Capus, 2011: 109-112).

Il est remarquable que dans une petite ville d'à peine 17 000 habitants on puisse tracer une géographie urbaine avec des corrélats sociolinguistiques bien nets qui oppose l'est (ouvriers, immigrés des Balkans) à l'ouest (bourgeois, Suisses et immigrés allemands). Certes, de pareils phénomènes ont été étudiés dans les grandes métropoles. Par exemple, à Buenos Aires, l'accent des quartiers riches du nord est clairement identifié par le reste de la population grâce à une simple variable sociophonétique, la réalisation voisée de la fricative palato-alvéolaire (Würth, 2011: 208-211); de la même façon, dans la banlieue parisienne, on a découvert des patrons rythmiques spécifiques pour le parler des jeunes issus de l'immigration (Fagyal, 2010a et 2010b).

Du point de vue de la démarche sociophonétique, le cas de Olten – et, on pourrait ajouter, de la Suisse alémanique tout court – semblerait d'abord présenter une corrélation simple entre, d'une part, certaines variantes linguistiques et, d'autre part, des facteurs sociaux traditionnels tels que la classe sociale ou l'ethnicité (Preston & Niedzielski, 2010b: 3). Or, il est évident que dans le texte littéraire de Capus il ne s'agit pas de grandeurs sociologiques au sens strict, mais plutôt de représentations mises en scène par l'instance narrative. Pour la théorie sociolinguistique il s'avère intéressant que le *Balkan-Deutsch* soit imité d'une façon conscientisée par des individus appartenant à un autre groupe social. En effet, dans le récit de Capus les variantes sociolinguistiques possèdent un statut passager, relevant du style plutôt que d'un sociolecte stable (cf. 2)<sup>1</sup>.

Au fond, les brèves notes de l'écrivain Capus reflètent une dynamique langagière et sociale qu'on a observée dans plusieurs villes européennes et qui a été traitée sous le nom de "(multi)ethnolecte". Cette notion – et en particulier le modèle proposé par Peter Auer (2003) – sera traitée dans la section 2 de notre contribution. Dans la partie principale (section 3) seront illustrés les traits phonétiques de divers types d'ethnolectes suisses allemands. Enfin, l'illustration de cette dynamique ethnolectale nous amènera vers une discussion de quelques concepts-clés en sociophonétique et en sociolinguistique (section 4).

## 2. Ethnolectes et multiethnolectes: dynamiques de transformation

Originellement, le terme "ethnolecte" avait été introduit dans la sociolinguistique américaine pour désigner une variété parlée par des locuteurs issus de l'immigration. Ces locuteurs conservaient dans leur anglais des traits de la langue d'origine, même s'ils étaient désormais considérés comme monolingues par les chercheurs (Carlock & Wölck, 1981: 18). La variable "ethnicité" a en effet toujours joué un rôle important dans la recherche sociolinguistique aux États-Unis (cf. Foulkes et al., 2010: 714), sans que le terme "ethnolecte" soit nécessairement employé; aussi dans les travaux récents des sociophonéticiens américains on trouve fréquemment des références aux variétés "ethniques" telles que le "African American English" ou le "Chicano English" (Purnell, 2010: 289).

En Europe occidentale, par contre, l'émergence de variétés de langue que l'on pourrait qualifier comme "ethniques" semble être plus récente. C'est surtout à partir de la dernière décennie que la notion d'"ethnolecte" a été proposée pour rendre compte de certaines dynamiques langagières relevées dans plusieurs pays – notamment la Norvège, le Danemark, les Pays-Bas et la Belgique (voir les contributions publiées en 2008 dans le

<sup>1</sup> En sociolinguistique, la notion de "style" a été définie comme un usage particulier de la langue déclenchant des significations personnelles ou interpersonnelles (Coupland, 2007: 3).

numéro thématique de l'*International Journal of Bilingualism*, 12), mais aussi l'Allemagne et le Royaume-Uni (cf. le bref panorama de Tissot et al., 2011: 281-283).

En outre, pour caractériser les variétés parlées dans certains quartiers des villes de l'Europe occidentale, on fait souvent appel à la notion de "multiethnolecte" (cf. Clyne, 2000: 87). Par là on souligne le fait que les pratiques langagières des jeunes issus de l'immigration ne relèvent pas d'une seule langue "source" et ne servent pas forcément à exprimer une affiliation ethnique précise (dans le sens d'une nation, par exemple), sinon qu'il s'agit plutôt d'une façon de marquer une identité commune aux immigrés qui s'oppose aux modèles culturels dominants.

Toutefois, la dynamique sociolinguistique ne s'arrête pas là. Comme l'a mis en évidence le sociolinguiste allemand Peter Auer, les ethnolectes subissent de multiples transformations que l'on peut mieux saisir en adoptant un modèle qui distingue trois types d'ethnolectes, à savoir les ethnolectes primaires, secondaires et tertiaires (Auer, 2003). Selon ce modèle, le terme "ethnolecte primaire" désigne la variété effectivement parlée dans la vie quotidienne des jeunes immigrés; cette variété présente, jusqu'à un certain degré, des interférences d'une ou de plusieurs langues "ethniques", mais aussi des traits de simplification aux niveaux morphologique et syntaxique (v. Auer, 2003: 257-260). Un "ethnolecte secondaire", par contre, est une stylisation opérée par des comédiens qui imitent, par exemple à la télévision, certains traits des ethnolectes primaires (Auer, 2003: 260-261). Enfin, cette image médiatique et caricaturale du parler des immigrés est exploitée dans les ethnolectes "tertiaires", à savoir dans les jeux linguistiques de locuteurs qui ne sont pas issus de l'immigration (Auer, 2003: 261-262)<sup>2</sup>.

Les observations d'Alex Capus correspondent donc à deux moments du continuum ethnolectal, à savoir aux ethnolectes primaires et tertiaires, mais nous disposons de quelques indices qui rendent plausible l'hypothèse qu'en Suisse alémanique il existe une chaîne ethnolectale analogue à celle esquissée par Peter Auer pour l'Allemagne. Comme nous venons de le mentionner, les variables linguistiques des trois types d'ethnolectes appartiennent à tous les niveaux d'analyse: phonétique, morphologie, syntaxe, etc. (Auer, 2003: 257-262; Tissot et al., 2011: 286-291). Dans la présente contribution, nous allons toutefois nous limiter au plan phonétique.

---

<sup>2</sup> Selon Auer (2003: 256), on ne peut pas exclure que cet usage pourrait engendrer, à la longue, une intégration pérenne de ces variantes par certains locuteurs.

### 3. La sociophonétique des ethnolectes suisses allemands

#### 3.1. Quelques traits phonétiques des dialectes suisses allemands

Pour rendre compte de la spécificité phonétique des ethnolectes parlés en Suisse alémanique, il faut tout d'abord présenter quelques phénomènes typiques des dialectes suisses allemands traditionnels; comme référence on se servira de la description du dialecte zurichois fournie par Fleischer & Schmid (2006). Nous allons nous concentrer sur quatre aspects du système consonantique: i) l'opposition entre consonnes "fortes" et "faibles", ii) l'absence de fricatives faibles à l'initiale du mot, iii) l'absence d'une fricative labiodentale voisée, iv) les assimilations entre consonnes à la frontière de deux mots voisins.

La première propriété typologiquement marquée des dialectes suisses allemands réside en l'absence d'occlusives et de fricatives voisées; à l'intérieur des paires de phonèmes homorganiques on trouve plutôt une opposition entre deux types de consonnes dites *fortis* et *lenis* (cf. Fleischer & Schmid, 2006: 244-245). Ces termes latins renvoient d'abord à une différence de tension articuloire, mais les études acoustiques ont relevé surtout des différences de durée entre les deux types de consonnes<sup>3</sup>. Dans la transcription phonétique, on représente les occlusives et fricatives "faibles" (*lenes*) par un signe diacritique de dévoisement qui est ajouté aux symboles des consonnes voisées (par exemple [d̥] et [z̥]). Des paires minimales comme [ˈlɔtə] "planche" vs. [ˈlɔd̥ə] "magasin" et [ˈhɔpsə] "hair" vs. [ˈhɔz̥ə] "lapins" sont fréquentes dans le dialecte zurichois.

Le deuxième trait que nous allons examiner consiste en une restriction phonotactique qui exclut les fricatives fortes à l'initiale du mot; on repérera donc des formes comme [z̥i:] "elle" et [z̥o:] "ainsi", mais non pas \*[si:] (cf. Fleischer & Schmid, 2006: 245).

Le troisième aspect concerne le lieu d'articulation labiodental où l'on trouve non seulement des fricatives fortes et faibles (par exemple dans la paire minimale [ˈofə] "ouvert" vs. [ˈoʏə] "four"), mais aussi l'approximante [v] qui apparaît fréquemment à l'initiale du mot, comme le montrent les pronoms [vɔ:z̥] "quoi" et [vɔ:] "où" (cf. Nocchi & Schmid, 2006: 26).

Finalement, une autre caractéristique de la phonologie du suisse allemand vient des processus de sandhi externe qui produisent de nombreuses assimilations entre occlusives et fricatives à la frontière du mot: une séquence sous-jacente /nɔd̥ ʏo:/ "NEG + venir" est réalisée en surface sous la forme de [nɔ̥kxo:] comme résultat de deux processus de fortition et d'affrication (cf. Fleischer & Schmid, 2006: 248-249).

<sup>3</sup> Par exemple, Enstrom & Spörri-Bütler (1981: 145) concluent que "VOT did not emerge as the principal dimension in categorizing word-initial Swiss-German stops", tandis que dans les mesures de Nocchi & Schmid (2006: 33) "(...) zeichnet sich der *fortis* gegenüber dem *lenis* durch eine längere Dauer, nicht aber durch eine grössere Intensität aus".

Dans la suite, nous allons voir comment ces quatre éléments du système phonologique suisse allemand sont transformés à l'intérieur des ethnolectes. Ainsi, nous constaterons que les occlusives faibles seront parfois remplacées par des occlusives voisées et que les fricatives initiales sont souvent réalisées comme fortes. Au lieu de la fricative labiodentale voisée [v] nous trouverons l'approximante [ʋ], et les processus de sandhi ne sont pas toujours appliqués. Néanmoins, ces substitutions ne sont pas catégoriques, vu qu'elles présentent un certain degré de variabilité, surtout dans les ethnolectes primaires.

### 3.2. *La spécificité phonétique des ethnolectes primaires*

Précisons d'emblée que la description sociophonétique que nous allons ébaucher n'est pas fondée sur une recherche quantitative ni sur l'analyse de vastes corpus. Les exemples seront tirés des matériaux recueillis dans deux mémoires de diplôme de la Haute École des Arts de Zurich: il s'agit d'enregistrements réalisés par Pascal Mora en 2005 et de vidéos tournées par Angela Häberli et Juliane Wollensack en 2006. Ces enregistrements réalisés sur le terrain nous offrent donc une image des ethnolectes parlés dans la ville de Zurich, mais des observations analogues ont été faites par Schön (2010) sur la base de la transcription des conversations entre trois jeunes immigrés en Suisse orientale. Dans ce qui suit, nous analyserons des énoncés de deux locuteurs: F01, une jeune femme albanophone filmée par Häberli & Wollensack (2006) et M01, un jeune immigré dont on ignore l'origine (cf. les exemples sonores dans la publication en ligne de Schmid et al., 2010). L'analyse qualitative de ces données (il s'agit de fichiers sonores .wav avec un échantillonnage à 44 100 Hz et une quantisation à 16 bits) consiste en une transcription impressionniste menée par l'auteur de cette contribution; elle se base toutefois sur l'inspection d'oscillogrammes et de spectrogrammes à l'aide du logiciel *Praat* (Boersma & Weenink, 2010).

Commençons donc par le premier des quatre traits phonétiques, à savoir la prononciation voisée des occlusives faibles du suisse allemand:

- (1) [ˈʋbər tsum glykx vaɪ̯ | ˈgømər nɔx ˈlɔndɔn] (F01)  
"mais heureusement, tu sais, nous allons à Londres"

Dans cet énoncé, la locutrice prononce quatre mots avec des occlusives voisées ([ˈʋbər] [glykx] [ˈgømər], [ˈlɔndɔn]) au lieu des consonnes faibles qui caractérisent typiquement le suisse allemand ([ˈʋbər] [g̊lykx] [ˈg̊ømər], [ˈlɔndɔn]). De la même façon, le locuteur M01 réalise des occlusives fortement voisées, au moins en position intervocalique, comme le montre le mot [dɔ:] dans l'exemple (2):

- (2) [sɪt fɔ̯ tsvæntsk ˈjɔ:rə dɔ:] (M01)  
"depuis presque vingt ans ici"

Dans l'oscillogramme de la figure 1, le voisement de [d] se voit clairement dans la périodicité de l'onde sonore qui dure pendant la phase entière de l'occlusion:

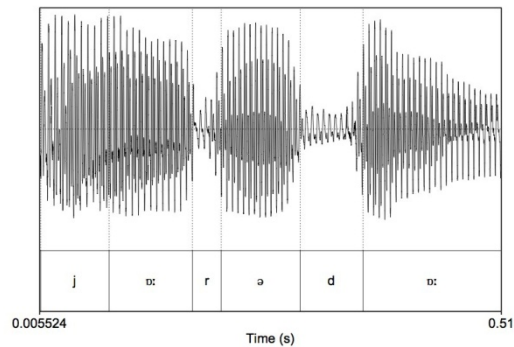


Fig. 1: Oscillogramme montrant une occlusive voisée prononcée par le locuteur M01

Notons aussi que Schön (2010: 35) a relevé des occlusives voisées dans son analyse des ethnolectes primaires parlés en Suisse orientale.

Dans les mêmes données, on trouve également le deuxième trait phonétique des ethnolectes suisses allemands (Schön, 2010: 34). Voilà des exemples pour la fortition des fricatives à l'initiale du mot, illustrée par deux énoncés produits par les locuteurs F01 et M01:

- (3) [jɔ̯ fɔl im̩ fɔl] (F01)  
"oui pleinement en fait"
- (4) ['væm:əɾ sɪx so: fə'hɔltət vɪ sɪ:] (M01)  
"si on se comporte comme eux"

Notons surtout les mots [fɔl], [fɔl] (F01) ainsi que [sɪx so: fə'hɔltət] et [sɪ:] (M01), qui seraient prononcés, en suisse allemand courant, comme [vɔl], [vɔl] et comme [zɪx zɔ: vɔ'hɔltət], [zɪ:].

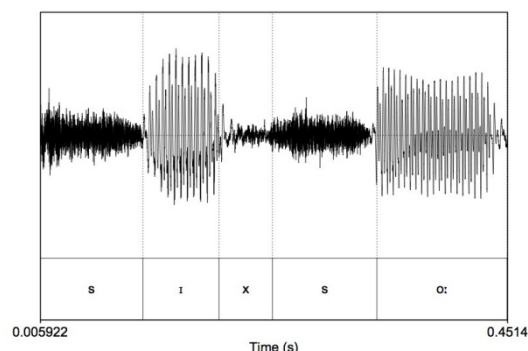


Fig. 2: Oscillogramme montrant des fricatives alvéolaires "fortes" prononcées par le locuteur M01

La prononciation "forte" se manifeste dans l'oscillogramme de la figure 2 par la durée relativement longue des fricatives alvéolaires (98 et 100 millisecondes), comparée à la prononciation du phonème /z/ chez le locuteur zurichois transcrit par Fleischer & Schmid (2006): les cinq

réalisations dans le texte *La bise et le soleil* ont une durée, respectivement, de 84, 60, 82, 76 et 86 millisecondes.

Le troisième trait phonétique des ethnolectes suisses allemands est illustré en (5), où nous observons l'occurrence d'une fricative labiodentale voisée [v] au lieu d'une approximante [ʋ]:

- (5) [uf tə vælt] (F01)  
"au monde"

L'exemple (5) contient tout de même aussi un élément "natif" du suisse allemand, à savoir la fortition de deux consonnes faibles en sandhi externe: /uv ɖə/ "sur le" → [uf tə] (cf. Fleischer & Schmid, 2006: 248).

La fortition est aussi appliquée dans le prochain exemple où l'on remarque, par contre, l'absence d'un deuxième processus de sandhi, ce qui nous renvoie au quatrième trait phonétique des ethnolectes suisses allemands:

- (6) [tʊ̯si nət 'xøməɖ] (F01)  
"qu'elles ne viennent pas"

Les deux mots concernés dans cet énoncé sont la négation /nøɖ/ et le verbe /'xøməɖ/ qui sont réalisés avec une fortition des consonnes faibles à la frontière du mot [nət 'xøməɖ]. Pourtant, en suisse allemand traditionnel, l'occlusive alvéolaire à la fin de la négation aurait été supprimée pour donner lieu à une affriquée vélaire à l'initiale du mot suivant [nø̥'kxøməɖ]. Un phénomène similaire apparaît dans le prochain énoncé, produit dans le même contexte discursif:

- (7) [si 'xø̥met nət mit] (F01)  
"elles ne viennent pas"

Dans ce cas également, la négation se termine par une occlusive forte qui, en suisse allemand traditionnel, serait glottalisée par un processus de sandhi: [nø̥ʔmit] (à noter aussi les deux fricatives initiales fortes en [si 'xø̥met]).

### 3.3. *L'imitation phonétique dans les ethnolectes secondaires*

Pour illustrer l'exploitation médiatique des ethnolectes nous allons examiner deux sketches. Il s'agit, d'une part, d'une production de la télévision suisse allemande où le comédien professionnel Mike Müller joue le rôle d'un "spécialiste de la langue des jeunes"; ce personnage a notamment un surnom typiquement albanais ("Berisha"). D'autre part, les exemples seront tirés de "Kleshtrimania", une scène d'un film américain synchronisée avec un texte complètement différent; dans cette vidéo, mise sur internet le 17 mars 2006, le héros "Sputim" (nom inventé qui ressemble

à des prénoms albanais comme "Blerim", "Burim", etc.) parle un ethnolecte très marqué qui vise à ridiculiser ce personnage<sup>4</sup>.

Ainsi, Mike Müller, alias Monsieur "Berisha", met en scène d'une façon caricaturale les deux premiers traits phonétiques des ethnolectes primaires:

- (8) [xɔ] fol gɔs gɛ: mɔn] (Berisha)  
 "tu peux fort accélérer mon pote"

En (8), nous constatons la prononciation voisée des occlusives faibles dans l'expression [gɔs gɛ:] "accélérer" (au lieu de [g̊ɔs kɛ:]); l'oscillogramme de la figure 3 permet de détecter le voisement des deux occlusives vélaires dans le caractère périodique des portions respectives du signal acoustique.

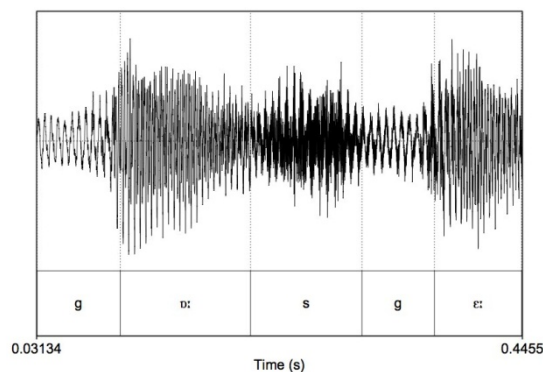


Fig. 3: Oscillogramme montrant des occlusives voisées prononcées par "M. Berisha"

L'exemple (9) montre la réalisation forte des fricatives à l'initiale du mot dans l'expression [ʃiçər ʃo] "sûrement" (au lieu de [ʒixər ʒo]):

- (9) [jɔ: ʃiçər ʃo: mɔn] (Berisha)  
 "oui, sûrement"

De nouveau, le trait phonologique [+fort] est implémenté phonétiquement par les durées relativement longues des deux fricatives /s/ et /ʃ/ (respectivement, de 144 et 131 millisecondes), visualisées dans l'oscillogramme de la figure 4.

<sup>4</sup> Voir les deux sites internet (disponibles le 23 novembre 2011):  
<http://www.drs1.ch/www/de/drs1/138293.video-trudi-gerster-mike-mueller.html>  
<http://www.youtube.com/watch?v=rsdbwulpBbc>



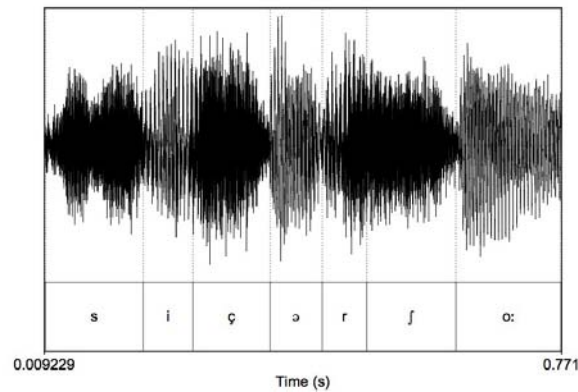


Fig. 4: Oscillogramme montrant des fricatives alvéolaires "fortes" prononcées par "M. Berisha"

L'exemple (9) contient aussi un trait absent dans les ethnolectes primaires. Il s'agit de la fricative palatale [ç]: cet élément est censé souligner le caractère "étrange" de l'ethnolecte, mais il faut préciser que ce phonème est absent dans les ethnolectes primaires – cf. l'exemple (4) – tout comme dans le suisse allemand traditionnel, qui en effet ne connaît que des fricatives vélares ou uvulaires (cf. Fleischer & Schmid, 2006: 224).

En ce qui concerne "Sputim" et son interlocuteur, leur manière de parler est aussi caractérisée par le premier trait phonétique des ethnolectes primaires, à savoir la prononciation voisée des occlusives:

- (10) [d'ox əs g'ɔt mɔn vil væiç du] (Sputim)  
 "si, ça va, mon pote, parce que tu sais"
- (11) [d'u wæiç gants ge'naʊ] (interlocuteur de Sputim)  
 "tu sais très exactement"

Notons, en particulier, la prononciation non seulement voisée, mais même allongée des occlusives dans les mots [d'ox], [g'ɔt] en (10) et des mots [d'u], [gants], [ge'naʊ] en (11). Ces deux exemples contiennent aussi le troisième trait des ethnolectes suisses allemands: l'approximante labiodentale [ʋ] est remplacée par la fricative voisée [v] dans le discours de "Sputim" [vil væiç] (10) et même par une approximante labiovélaire [w] dans celui de son interlocuteur [wæiç] (11).

Les ethnolectes secondaires reproduisent donc assez fidèlement les trois premiers traits phonétiques des ethnolectes primaires, tandis qu'ils n'offrent pas de trace du quatrième trait, celui de la non application des processus de sandhi; il se peut que les phénomènes de sandhi soient moins saillants du point de vue perceptif et par là moins accessibles à la conscience métalinguistique des comédiens. En outre, jusqu'ici, nous avons trouvé une certaine correspondance non seulement entre les ethnolectes primaires et secondaires, mais aussi entre les deux personnages inventés "Berisha" et "Sputim". Néanmoins, ce dernier et son interlocuteur exhibent un autre trait phonétique qui n'apparaît ni dans les

ethnolectes primaires ni dans le parler de "Berisha": il s'agit de la réalisation du phonème /r/ comme approximante rétroflexe [ɻ]:

- (12) ['vidəɻ mit miəɻ] (Sputim)  
"de nouveau avec moi"
- (13) [tɔs iʃ jɔ vol di 'gɻøʃti ɔ:fikə'ɻeɪ ksi] (Sputim)  
"eh ben, ça a été la plus grande provocation"

La prononciation rétroflexe de /r/ semble être un stéréotype attribué aux albanophones (cf. Manzelli, 2004: 177). L'emploi de cet élément dénote une certaine familiarité avec les langues de l'immigration (le créateur de "Sputim" est en effet bosniaque) et sert à créer une parodie interethnique à l'intérieur des communautés des immigrés.

### 3.4. *L'imitation phonétique dans un ethnolecte tertiaire*

L'usage de certains éléments d'une langue ou d'une variété de langue autre que la sienne est connu sous le terme de *crossing* (Rampton, 2005). Dans les communautés linguistiques multiculturelles, le *crossing* est souvent pratiqué dans un esprit de coopération ou d'accommodation envers les interlocuteurs. Dans ce sens, on pourrait considérer comme instances de *crossing* l'emploi de termes et d'expressions albanais tel qu'il a été documenté dans des écoles en Suisse alémanique (Schader, 2006: 289-333).

D'une certaine manière, il est aussi possible d'envisager les ethnolectes secondaires et tertiaires comme un cas particulier de *crossing*. Il est vrai qu'on parle avec la "voix" de l'autre, mais on le fait en l'absence d'un interlocuteur authentique; ce qui est plus important encore c'est que cette pratique discursive déploie une intention de parodie et de caricature, dans un esprit de jeu linguistique et de divertissement (Deppermann, 2007: 332-348).

Une séquence conversationnelle qui témoigne en faveur de l'existence d'un ethnolecte tertiaire suisse allemand a été découverte dans un corpus sur la langue des jeunes, recueilli à l'intérieur d'un projet du Fonds national suisse de la recherche scientifique; ce projet a été réalisé à la Haute École des Sciences Appliquées de Zurich (cf. Werlen et al., 2010). L'interaction a eu lieu le 28 décembre 2006 dans le canton de Nidwalden (en Suisse centrale): un samedi soir, trois apprentis et une lycéenne, âgés de 17 à 19 ans, se dirigent en voiture vers une discothèque (pour un extrait de la transcription conversationnelle cf. Tissot et al., 2010: 296). L'atmosphère est gaie, probablement aussi à cause de la consommation d'alcool, et les deux interlocuteurs principaux A et B sont engagés dans une compétition verbale. Parmi les atouts de la virtuosité linguistique figure aussi l'emploi de l'ethnolecte; voilà qu'apparaissent des éléments discursifs empruntés à la vidéo "Kleshtrimania", apparue sur Internet quelques mois auparavant:

- (14) [tɒʒ iʒ mɒl də 'gɪøʃti ɒ:fikə'ɹeɪ ksi:] B  
 "ça a été la plus grande provocation"
- (15) [d'u heʒ ə 'ʒvøʃtəɹ und ix væɪz əʒ 'gɒ:nts ɡe'naʊ] A  
 "tu as une sœur et je le sais exactement"

Dans ce bricolage verbal, les jeunes citent des locutions entières de la scène de "Kleshtrimania": l'énoncé (14) reprend presque littéralement la phrase (13) de "Sputim". De surcroît, ils recyclent des éléments lexicaux et phonétiques en les adaptant à leurs exigences discursives. Dans l'énoncé (15) nous retrouvons donc des caractéristiques segmentales des ethnolectes primaires et secondaires, comme l'occlusive voisée en [d'u] ou encore la fricative labiodentale et l'approximante rétroflexe en ['ʒvøʃtəɹ]; dans ce cas, le mot n'a pas été fourni par l'intertexte.

Voici un dernier extrait qui montre d'une façon claire la mise en jeu des variantes phonétiques de l'ethnolecte:

- (16) ['ɒbər iʒ væɪz vo 'dini 'muɹtər vont und iʒ væɪz vo 'dini 'ʃvøʃtəɹ  
 vont' und 'vægə 'dɛm muʃ tu 'u:fpɒsə] A  
 "je sais où habite ta mère et je sais où habite ta sœur et à cause de ça tu dois  
 faire attention"

On voit que la réalisation de la fricative labiodentale est exploitée presque systématiquement, tandis que les occlusives voisées sont plus fréquentes à l'initiale du mot; dans cet énoncé, la prononciation rétroflexe de /r/ est restreinte à la forme lexicale ['ʃvøʃtəɹ] "sœur". L'énoncé (16) contient en outre un autre élément de déguisement: la fricative palatale [ç] que nous avons repérée dans l'ethnolecte secondaire de "M. Berisha" (exemple 9) tout en étant absente dans les ethnolectes primaires.

D'un point de vue discursif, l'affrontement verbal entre les deux jeunes nous rappelle les insultes rituelles mises en exergue dans le chapitre 8 de *Language in the inner city* (Labov, 1972: 297-353). A ce sujet, il est important de souligner que l'emploi des formes ethnolectales par les jeunes suisses ne vise guère à se moquer des immigrants. En effet, dans une interview menée avec les deux locuteurs A et B à propos de leurs auto enregistrements, les deux locuteurs ont affirmé n'avoir employé ces éléments que pour se divertir (communication personnelle de Esther Galliker). Ajoutons que, probablement, cette compétition verbale devait aussi permettre aux deux interlocuteurs de se positionner à l'intérieur du groupe des pairs (Tissot et al., 2011: 341).

### 3.5. *Considérations comparatives*

Nous avons pu constater que les ethnolectes secondaires recyclent les premiers trois traits phonétiques des ethnolectes primaires (occlusives

voisées, fricatives fortes à l'initiale du mot, substitution de l'approximante labiodentale avec une fricative), tandis que le quatrième trait (l'absence des processus de sandhi) semble posséder une saillance moins élevée, au point de ne pas être saisi par les comédiens. Par contre, "Berisha" utilise un cinquième trait "étrange", la fricative palatale [ç]; de même, la parodie de "Sputim" ajoute un sixième trait que nous n'avons pas détecté dans les données des ethnolectes primaires, à savoir la réalisation rétroflexe de /r/. Finalement, l'ethnolecte tertiaire, dont on a pu voir un échantillon, reprend non seulement trois phénomènes typiques des ethnolectes primaires, mais il emploie aussi deux traits "ajoutés" dans les représentations médiatiques (fricative palatale et approximante rétroflexe). Ceci fournit une évidence empirique ultérieure pour la chaîne ethnolectale postulée dans le modèle de Auer (2003).

Afin de mieux saisir les mécanismes de la parodie linguistique, une étude plus approfondie des ethnolectes suisses allemands devra prendre en charge le taux de variabilité à l'intérieur des trois stades, soit du point de vue quantitatif soit du point de vue qualitatif. Passons donc à l'examen des problèmes ouverts pour la recherche sur les ethnolectes ainsi qu'à la discussion de quelques implications théoriques que les phénomènes ethnolectaux posent à la sociophonétique.

#### 4. Discussion: vers une sociophonétique des ethnolectes

Parmi les tâches de la sociolinguistique on trouve sans doute la description – et possiblement l'explication – de la dynamique sociale des pratiques langagières et donc aussi de la gamme des "ethnolectes", d'autant plus que ce phénomène est perçu et traité par le discours public, notamment dans les médias (voir, par exemple, l'article "Le jugodütsch nouvelle culture des ados" paru dans *L'Hébdö* le 22 février 2007). Évidemment, les quelques observations faites dans cette contribution n'arrivent guère à combler la lacune qui existe dans ce domaine de recherche. Elles visent plutôt à fournir une première reconnaissance des variantes linguistiques en jeu, ce qui devrait permettre de jeter les bases d'une analyse plus approfondie du sujet.

Ceci vaut a fortiori pour les représentations sociales véhiculées par ces pratiques langagières. Il serait donc souhaitable que non seulement la sociophonétique, mais aussi la sociologie et la psychologie sociale prennent en charge la phénoménologie des ethnolectes. Un débat interdisciplinaire permettrait d'approfondir des notions telles que "ethnicité" (cf. Bös, 2008) ou "multiethnolecte"; par ailleurs, ce dernier terme constitue une *contradictio in adjecto*. En effet, les dénominations *Jugodütsch* et *Balkanslang* relèvent d'une hétéro catégorisation qui va au-delà de l'ethnicité dans son sens traditionnel (à savoir l'autoreprésentation par une origine et langue commune). Une construction identitaire des

ethnolectes primaires – possiblement par le biais d'une dichotomie "± issu de l'immigration" – reste encore à faire.

De surcroît, il devient évident qu'une focalisation sur les traits phonétiques des ethnolectes ne peut saisir qu'une seule dimension d'un phénomène communicatif beaucoup plus vaste. Dans la section 2, nous avons déjà mentionné que les trois types d'ethnolectes se manifestent à tous les niveaux d'analyse linguistique, en particulier dans les domaines de la morphologie et de la syntaxe (cf., pour l'Allemagne, Auer, 2003: 258-259, et pour la Suisse alémanique Tissot et al., 2011: 324-327 et 330-331); aussi faudrait-il insister sur d'autres aspects comme les choix lexicaux et les marqueurs discursifs. Enfin, même dans le domaine de la phonétique, on devra élargir le champ de recherche en envisageant aussi la prosodie, étant donné que plusieurs auteurs ont identifié dans les ethnolectes un changement rythmique.

Plus précisément, on a avancé l'hypothèse que des langues considérées habituellement comme iso-accentuelles relèveraient dans leurs variétés ethnolectales de l'influence rythmique des langues de l'immigration. La sociolinguiste Quist (2008: 48) parle à ce propos d'une possible isochronie syllabique dans les ethnolectes danois à l'instar des observations de Auer (2003: 258) sur les ethnolectes parlés en Allemagne; nous-mêmes avons soutenu cette hypothèse pour les ethnolectes suisses allemands (Tissot et al., 2011: 290-291). À l'opposé, on a postulé que le rythme iso-accentuel de l'arabe pourrait avoir une influence sur le français parlé dans la banlieue parisienne. Néanmoins, la vérification empirique de cette hypothèse n'a pas abouti aux résultats attendus: en appliquant des mesures acoustiques au français ethnolectal on ne constate qu'un léger éloignement du patron foncièrement iso-syllabique du français standard; l'influence de l'arabe se manifeste plutôt dans d'autres détails phonétiques, par exemple dans l'intrusion d'occlusives glottales ou dans une forte tendance au dévoisement des voyelles (Fagyal, 2010b, cf. aussi Fagyal, 2010a: 103-169).

Cette dernière étude peut quand même servir de modèle pour de futures recherches, surtout à cause de la démarche quantitative qui jusqu'à présent a été un peu négligée dans la recherche sur les ethnolectes européens – à l'exception de l'enquête de Kerswill et al. (2008) sur les innovations dans la réalisation des diphtongues dans l'anglais de Londres. Dans le cas des ethnolectes suisses allemands, il serait souhaitable de recueillir de larges corpus dans des écoles avec une forte présence d'enfants immigrés: de telles données permettraient de documenter les ethnolectes primaires (et leur variabilité interne) sur la base d'analyses acoustiques. Aussi serait-il convenable de disposer de corpus analogues recueillis dans des écoles avec une faible présence d'immigrés. Une telle comparaison permettrait d'identifier spécifiquement les caractéristiques des ethnolectes primaires et de recueillir éventuellement aussi des échantillons des ethnolectes tertiaires. Finalement, on devrait passer de

l'analyse de la production du multiethnolecte balkanique à celle de la perception, en réalisant des expériences sur son évaluation à partir de traits phonétiques (cf. Jannedy et al., 2011).

En somme, nous venons de formuler le desideratum d'une véritable "sociophonétique" des ethnolectes, ce qui nous amène enfin, non seulement à souligner l'utilité de ce champ de recherche, mais aussi à nous interroger sur son statut à l'intérieur des sciences du langage. La sociophonétique est-elle une partie de la sociolinguistique, de la phonétique ou simplement une discipline-pont entre les deux? La sociophonétique peut-elle offrir une valeur adjointe ou un propre programme de recherche qui dépasse la juxtaposition des deux champs d'expertise?

On pourrait objecter qu'au fond la sociolinguistique "classique" a toujours abordé des questions d'ordre phonétique en adoptant même des méthodes d'analyse acoustique (cf., par exemple, Labov et al., 1972). D'autre part, une section "Sociophonétique" existe depuis 1979 dans le Congrès international des sciences phonétiques (ICPhS) et, ces dernières années, la sociophonétique a gagné en autonomie et en présence. Toute une série de publications scientifiques en témoignent: l'article "Sociophonetics" dans la deuxième édition de l'*Encyclopedia of Language and Linguistics* (Foulkes, 2006), un numéro thématique du *Journal of Phonetics* consacré à la modélisation de la variation sociophonétique (Jannedy & Hay, 2006), l'ajout d'un chapitre "Sociophonetics" dans la deuxième édition du *Handbook of Phonetic Sciences* (Foulkes et al., 2010) et, surtout, la publication de deux volumes récents qui représentent l'état actuel de la discipline (Preston & Niedzielski, 2010a; Di Paolo & Yaeger-Dror, 2010). Ajoutons comme dernier évènement l'organisation – en décembre 2010 – de deux journées d'étude dédiées à la sociophonétique<sup>5</sup>.

Parmi les arguments soutenant la spécificité de la sociophonétique – par rapport à la sociolinguistique "traditionnelle" – on réclame une approche plus complète du processus de communication phonique tout comme l'emploi de techniques sophistiquées dans les domaines de l'articulation et, plus encore, de la perception (cf. Foulkes et al., 2010: 723-727, et surtout les nombreuses recherches présentées dans le volume de Preston & Niedzielski, 2010a: 191-409). Mis à part ces apports des sciences phonétiques à la sociolinguistique, on insiste par contre sur la prise en charge des divers facteurs et dimensions de la variation linguistique dont la phonétique "traditionnelle" n'a pas toujours tenu compte suffisamment.

Du point de vue de la théorie sociolinguistique, on doit aussi se poser la question de la spécificité de la phonétique et de la phonologie par rapport aux autres niveaux d'analyse de la langue (cf. Gadet, 2007: 71-72). Serait-ce un hasard qu'on n'ait pas encore assisté à la naissance d'une "socio-

<sup>5</sup> <http://linguistica.sns.it/Sociophonetics/home.htm> (disponible le 14 décembre 2011)

morphologie" ou d'une "socio-syntaxe" à l'instar de la sociophonétique? Il se peut que le plan phonique de la langue soit en quelque sorte le plus riche en informations "indexicales", voire sociales; notons, par exemple, que parmi les catégories sociales envisagées en sociophonétique on trouve aussi l'orientation sexuelle (cf. Mack, 2010).

Pour conclure, les ethnolectes posent à la sociophonétique – et d'une certaine manière à la théorie sociolinguistique tout court – des problèmes d'ordre plus général. Par exemple: quel est le statut des traits phonétiques des ethnolectes suisses allemands en tant que variables sociolinguistiques? S'agit-il, dans le cas des ethnolectes primaires, de simples "indicateurs", relevant de la seule variation diastratique (donc d'une variable linguistique que le locuteur n'arrive pas à contrôler consciemment) ou bien de "marqueurs", relevant aussi de la variation diaphasique ou stylistique (ce qui impliquerait un certain choix de la part du locuteur)? Et encore: qu'en est-il du troisième type parmi les variables laboviennes, les stéréotypes? Sont-ils toujours connotés négativement ou peuvent-ils assumer au moins un certain prestige "couvert"? On pourrait par exemple argumenter que les mêmes traits phonétiques passent d'un statut de marqueur dans l'ethnolecte primaire à un statut de stéréotype dans les ethnolectes secondaires et tertiaires; il serait toutefois prématuré de qualifier d'emblée leur valeur stylistique comme négative.

Si l'on peut donc concevoir une certaine analogie entre les trois types d'ethnolectes et la typologie labovienne des variables sociolinguistiques (Labov, 1994: 78; Labov, 2001: 196), en l'état actuel, un doute persiste quant au fait qu'il s'agisse d'un véritable processus de changement linguistique provenant du bas. D'une part, le degré de conscience des locuteurs – facteur problématique, mais fort important pour la théorie socio-linguistique (cf. Kristiansen, 2011: 268-269) – semble empêcher une diffusion à large échelle des traits ethnolectaux, censés opérer au niveau diaphasique plutôt qu'en diastratie. C'est alors qu'intervient la notion de "style" qui a gagné ces dernières années en importance en sociolinguistique (cf. Auer, 2007 et Coupland, 2007). Cela dit, il devient évident qu'une démarche purement quantitative ne pourra pas donner une réponse satisfaisante aux questions que nous venons de soulever. La recherche variationniste doit mettre à profit, aussi pour le plan phonique, les méthodes de la sociolinguistique "interprétative" qui bénéficie, par ailleurs depuis plusieurs décennies, des acquis de l'analyse conversationnelle (cf., par exemple, Auer & Di Luzio, 1984). Par ce biais, la sociophonétique parviendra à appréhender non seulement la variation selon l'usager, mais aussi la variation selon l'usage (Gadet, 2007: 23); à la longue, même la ligne de séparation entre ces dimensions de variation devient floue.

## Bibliographie

- Auer, P. (2003): 'Türkenslang' – ein jugendsprachlicher Ethnolekt des Deutschen und seine Transformationen. In: Häcki Buhofer, A. (éd.): *Spracherwerb und Lebensalter*. Basel (Francke), 255-264.
- Auer, P. (éd.) (2007): *Style and Social Identity. Alternative Approaches to Linguistic Heterogeneity*. Berlin (Mouton de Gruyter), 325–360.
- Auer, P. & Di Luzio, A. (éds.) (1984): *Interpretive sociolinguistics: migrants, children, migrant children*. Tübingen (Gunter Narr).
- Boersma, P. & Weenink, D. (2010): *Praat. Doing phonetics by computer [logiciel]. Version 5.2*. Disponible: <http://www.praat.org>
- Bös, M. (2008): Ethnizität. In: Baur, N. et al. (éds.): *Handbuch Soziologie*. Wiesbaden (VS-Verlag), 55-76.
- Carlock, E. & Wölck, W. (1981): A method for isolating diagnostic linguistic variables: The Buffalo ethnolects experiment. In: Sankoff, D. & Cedergren, H. (éds.): *Variation Omnibus*. Edmonton (Linguistic Research, inc.), 17-24.
- Capus, A. (2011): *Der König von Olten kehrt zurück*. Olten (Knapp).
- Coupland, N. (2007): *Style: language variation and identity*. Cambridge (Cambridge University Press).
- Clyne, M. (2000): *Lingua franca and ethnolects in Europe and beyond*. In: *Sociolinguistica*, 14, 83-89.
- Di Paolo, M. & Yaeger-Dror, M. (éds.) (2010): *Sociophonetics. A student's guide*. London (Taylor & Francis).
- Deppermann, A. (2007): *Playing with the voice of the other: Stylized Kanaksprak in conversations among German adolescents*. In: Auer, P. (éd.), 325–360.
- Enstrom, D. & Spörri-Bütler, S. (1981): A voice onset time analysis of initial Swiss-German stops. In: *Folia Phoniatica*, 33, 137-150.
- Fagyal, Z. (2010a): *Accents de banlieue: aspects prosodiques du français populaire en contact avec les langues de l'immigration*. Paris (Harmattan).
- Fagyal, Z. (2010b): *Rhythm types and the speech of working-class youth in a banlieue of Paris: the role of vowel elision and devoicing*. In: Preston & Niedzielski (éds.), 91-132.
- Fleischer, J. & Schmid, S. (2006): *Zurich German*. In: *Journal of the International Phonetic Association*, 36, 243-253.
- Foulkes, (2006): *Sociophonetics*. In: Brown, K. (éd.): *Encyclopedia of language and linguistics. Second Edition*. Amsterdam (Elsevier), 495-499.
- Foulkes, P., Scobbie J. & Watt, D. (2010): *Sociophonetics*. In: Hardcastle, W., Laver, J. & Gibbon, F. (éds.): *The Handbook of Phonetic Sciences. Second Edition*. London (Wiley-Blackwell), 703-754.
- Gadet, F. (2007): *La variation sociale en français. Nouvelle édition revue et augmentée*. Paris (Orphys).
- Häberli, A. & Wollensack, J. (2006): *Code-Switching*. Haute École des Arts de Zurich (mémoire de licence).
- Jannedy, S. & Hay, J. (éds.) (2006): *Modelling sociophonetic variation*. *Journal of Phonetics*, 34, 405-530.
- Jannedy S., Weinrich, M. & Brunner, J. (2011): *The effect of interferences on the perceptual categorization of Berlin German fricatives*. In: Lee, W. & Zee, E. (éds.): *Proceedings of the 17th International Congress of Phonetic Sciences*. Hong Kong, 962-965.



- Kerswill, P., Torgersen, E. & Fox, S. (2008): Innovation and diffusion in the London diphthong system. In: *Language variation and change*, 20, 451-491.
- Kristiansen, T. (2011): Attitudes, ideology and awareness. In: Wodak, R., Johnstone, B. & Kerswill, P. (éds.): *The SAGE handbook of sociolinguistics*. London (SAGE), 255-278.
- Labov, W. (1972): *Language in the inner city*. Philadelphia (The University of Pennsylvania Press).
- Labov, W. (1994): *Principles of linguistic change. Internal factors*. Oxford (Blackwell).
- Labov, W. (2001): *Principles of linguistic change. Social factors*. Oxford (Blackwell).
- Labov, W., Yaeger, M. & Steiner, S. (1972): *A quantitative study of sound change in progress*. Philadelphia (US Regional Survey).
- Mack, S. (2010): A sociophonetic analysis of perception of sexual orientation in Puerto Rican Spanish. In: *Laboratory Phonology*, 1, 41-63.
- Manzelli, G. (2004): Italiano e albanese: affinità e contrasti. In: Ghezzi, C. et al. (éds.): *Italiano e lingue immigrate a confronto*. Perugia (Guerra), 151-196.
- Nocchi, N. & Schmid, S. (2006): Labiodentale Konsonanten im Schweizerdeutschen. In: Klausmann, H. (éd.): *Raumstrukturen im Alemannischen*. Feldkirch (Neugebauer), 25-35.
- Preston, D. & Niedzielski, N. (éds.) (2010a): *A reader in sociophonetics*. Berlin (De Gruyter).
- Preston, D. & Niedzielski, N. (2010b): Introduction: Sociophonetic studies of language variety production and perception. In: Preston, D. & Niedzielski, N. (éds.), 1-12.
- Purnell, T. (2010): Phonetic detail in the perception of ethnic varieties of US English. In: Preston, D. & Niedzielski, N. (éds.), 289-326.
- Quist, P. (2008) Sociolinguistic approaches to multiethnolect: Language variety and stylistic practice. In: *International Journal of Bilingualism*, 12, 43-61.
- Rampton, B. (2005): *Crossing. Language and Ethnicity among Adolescents*. Manchester (St. Jerome).
- Schader, B. (2006): *Albanischsprachige Kinder und Jugendliche in der Schweiz. Hintergründe, sprach- und schulbezogene Untersuchungen*. Zürich (Pestalozzianum).
- Schmid, S., Tissot, F. & Galliker, E. (2010): "S Beschte was je hets gits" oder wenn sich Schweizerdeutsch und Migrationssprachen treffen. In: *SchweizerDeutsch* 1/10, 11-14. Disponible: <http://ch-spraach.ch/ethnolect> (28.06.2011)
- Schön, S. (2010): *Form und Verwendung von ethnolektalem Deutsch unter Jugendlichen in der Schweiz*. Université de Zurich, Mémoire de licence.
- Tissot, F., Schmid, S. & Galliker, E. (2011): Ethnolektales Schweizerdeutsch: soziophonetische und morphosyntaktische Merkmale sowie ihre dynamische Verwendung in ethnolektalen Sprechweisen. In: Glaser, E. et al. (éds.): *Dynamik des Dialekts – Wandel und Variation*. Stuttgart (Steiner), 281-302.
- Werlen, E., Galliker E & Tissot, F. (2010): Konzeptuelle Zugänge zu intralingualer Variation: Dialekt und Standardsprache in Gesprächen Deutschschweizer Jugendlicher. In: Jørgensen, N. (éd.): *Vallah Gurkensalat 4U & Me! Current perspectives in the study of youth language*. Frankfurt (Peter Lang), 229-244.
- Würth, M. (2011): La ciudad como área lingüística: aspectos escogidos de un análisis de la variación y de las actitudes en el habla de la Región Metropolitana de Buenos Aires. In: *Boletín Hispánico Helvético*, 17-18, 199-217.